

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 14

Artikel: Anciens portaits lausannois : la course aux ânes
Autor: Marti, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'inscrivent sur les êtres vivants; si les alternatives de l'hiver et de l'été se gravent sur la tranche des troncs d'arbres; si les années blanchissent les cheveux et posent leurs griffes aux coins des lèvres et des yeux, les coutumes, les chansons, les jeux, les idées, subissent, elles aussi, l'effet du temps. Le poisson d'eau douce perd ses écailles; le poisson d'avril perd ses attraits. Seulement, le premier renouvellement sa parure, tandis que l'autre vieillit sans espoir de rajeunir jamais. Seuls, les gamins et les amateurs de cartes postales lui vouent encore quelque affection. Et ne vous fâchez pas si le facteur dépose dans votre boîte aux lettres quelque chromo saugrenue ou si un gosse vous appelle pour le plaisir peu compliqué de vous faire tourner la tête. Ne vous fâchez pas. Ce sont là les derniers soubresauts d'une tradition agonisante. C'est un peu du passé qui s'en va. Un peu de notre jeunesse aussi. C. P.-V.

Mot pour mot. — La scène se passe à la veille d'une inspection militaire. Le sergent chapitre une recrue à l'entendement plutôt dur :

— Ecoutez bien. Le colonel va vous poser trois questions. — Il vous dira d'abord: « Quel âge avez-vous ? » Vous répondrez: « Vingt-cinq ans, mon colonel. » Il vous demandera ensuite: « Depuis combien de temps servez-vous ? » Vous répondrez: « Trois mois, mon colonel. » Il vous dira enfin: « Aimez-vous votre uniforme et la nourriture qu'on vous donne ? » Vous répondrez: « L'un et l'autre, mon colonel. » C'est bien compris ? Rompez !

Le lendemain, le colonel arrive et, s'adressant au soldat en question :

— Depuis combien de temps servez-vous ? lui demanda-t-il d'abord.

— Vingt-cinq ans, mon colonel.

— Quel âge avez-vous ? fait l'officier un peu surpris.

— Trois mois, mon colonel.

Cette fois le colonel lance à la recrue des regards courroucés.

— Ah ! dites-donc, mon ami, êtes-vous idiot ou vous payez-vous ma tête ?

— L'un et l'autre, mon colonel.

LE GUILLAUME-TELL

*C'est par intérêt général
Qu'on met la douane à la frontière.
C'est par intérêt général
Qu'on aura la peste et la guerre.
C'est par intérêt général
Que mon voisin fait sa fortune
Et par son faste m'importune.
C'est par intérêt général
Que j'irai droit à l'hôpital.*

EST à l'Espagne de Charles-Quint et spécialement au capitaine Blasco de Garay que l'on doit le premier bateau à vapeur, que l'on inaugura dans le port de Barcelone. Plus tard, Fulton reprit l'idée, qui n'avait pu être que très imparfaitement réalisée, mais ce n'est que dans les premières années du XIX^e siècle que la navigation à vapeur se précisa. Nous sommes cependant si bien habitués à voir nos bateaux qu'il paraît un peu surprenant qu'il n'y en ait pas toujours eu. Ce qui n'est pas moins caractéristique, c'est que le premier bateau à vapeur qui ait sillonné le lac Léman portait le nom du héros suisse légendaire par excellence. Le *Guillaume-Tell* fut lancé le 28 mai 1823, à 4 heures du soir, au chantier des Eaux-Vives, à Genève. Il avait été construit par l'ingénieur Mauriac, de Bordeaux, pour le compte de l'Anglais Church.

Il ne faudrait pas croire que ce premier bateau à vapeur fût accueilli par tout le monde avec des transports de joie. Bien au contraire, toute une catégorie de citoyens, qui tiraient profit de la lenteur des voyages sur route, obligeant à de fréquents relais pour le ravitaillement, se sentaient lésés dans leurs intérêts. Nous n'en voulons pour preuve qu'une pièce de théâtre qui fut jouée à Genève par la « troupe dramatique et lyrique, sous la direction de M. Claparède », et dont la première représentation eut lieu le 4 décembre 1823. Elle forme une petite brochure intitulée « Le bateau à vapeur et le remède Le Roy, comédie-vaudeville en un acte par ***. » (Les trois étoiles représentent, sauf erreur, Jules Mulhauser.) Cette bro-

chure se trouve à la Bibliothèque cantonale et universitaire vaudoise, où nous l'avons consultée.

La scène se passe à Ouchy. Deux personnages, Plumard, pintier de Rolle, qui vient à Ouchy recueillir une succession et y vendre une auberge, et Sainéan, pharmacien, s'entretiennent d'un bruit qui circule et excite vivement leurs esprits. Un loustic, Farcenville, a fait croire que le fameux bateau, un chêne, parti de Genève, et qui devait arriver au port dans la journée, ne s'y montrera pas, pour une cause majeure, c'est qu'il n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Et cela va faire un mariage, parce que, au comble de la joie, Plumard n'hésitera plus à donner la main de sa fille à Julien, son amoureux. Maintenant, citons :

Plumard. — ...Revenons au bateau, vous dites que des malveillants...

Farcenville. — Ils ont mis le feu hier soir.

Plumard. — Et les secours ?

Farcenville. — Inutile, il a été consumé, détruit, anéanti.

Maxime. — Il n'en resté pas le moindre vestige.

Plumard (au comble de la joie). — Est-il bien possible ! Ah ! mes amis, quel bonheur. Louise, du Cortailod, du jambon, de la volaille, de la salade. Ma bonne petite fille, tu vas te réjouir avec nous.

Farcenville (à Julien). — Cours, expédie un exprès à Lausanne, pour que le notaire se rende ici sur-le-champ; il faut que le contrat se signe avant que le vapeur arrive pour nous donner un démenti et tout gâter.

Sainéan. — Comment ! c'est pour célébrer l'incendie du vapeur que vous donnez une semblable fête !

Plumard. — Sans doute.

Sainéan. — Patience, vous vous êtes trop pressé, mon cher. (*On entend le son d'une cloche.*) Ah ! tenez, qu'est-ce que je vois ! C'est lui, le *Guillaume-Tell* qui arrive !

Et le pauvre Plumard est obligé de se rendre à l'évidence :

— Ah ! scélérats, qui m'avez trompé, c'est lui, je n'en puis douter. L'intérêt général !... Ah ! si tous les aubergistes qui sont sur la route qui borde le lac étaient de mon avis, nous armerions un corsaire contre cette infernale voiture d'eau bouillante, nous croiserions avec des chaloupes canonnières pour le couler bas !

La petite Louise est plus raisonnable :

— Tout ne peut pas se faire dans le monde à l'avantage de tous, l'intérêt particulier doit faire des sacrifices à l'intérêt général.

Arrive un gavroche, tout guilleret :

— Vivat, voici le bateau, voici mon Anglais, voici tout le monde. Mon ami Pierrot, tu vas faire de bonnes affaires.

La cloche tinte encore, le canon tonne, la foule accourt sur la jetée et... « le bateau à vapeur traverse le théâtre avec une quantité de passagers à bord et des musiciens dont on entend les instruments. » Le tout est agrémenté de couplets dont on se trouve ci-dessus !

Le *Guillaume-Tell* ayant laissé le notaire accomplir sa besogne avant d'entrer au port, comme dans la chanson, tout est bien qui finit bien.

Encore un mot. Il a fallu attendre jusqu'en 1892 pour avoir chez nous, Vaudois, un bateau à vapeur qui portât le nom du *Major Davel*.

Comme pour le *Winkelried*, il y eut une seconde édition du *Guillaume-Tell*, un excellent petit bateau, un peu lent, mais qui tenait bien par le gros temps. En été, on l'employait à des services d'ordre tout secondaire, mais en automne, en hiver, il prenait la place d'un de ses gros confrères remis au chantier.

L. Mogeon.

Heureusement. — Un voyageur, en descendant du train, tombe sur le quai de la gare. Les employés s'empressent de lui porter secours, le relèvent et l'un d'eux lui demande :

— Vous n'avez pas de mal ?

— Non, répond le voyageur... je n'ai qu'une valise.

Au bal.

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de la prochaine valse ?

Deux dames se levant ensemble :

— Mais avec plaisir, monsieur !



AUX AMIS DU VALAIS SUR LES RIVES DU LÉMAN

LE Conteur a déjà annoncé que, sous les auspices de la Société d'Histoire du Valais romand, dont beaucoup de sincères amis de l'histoire et de la terre valaisanne vivant en pays de Vaud font partie, une œuvre aussi touchante que modeste et désintéressée va s'accomplir. Il s'agit d'élever un monument à un écrivain qui a chanté le Valais avec une poésie et une grâce toutes féminines et décrit avec ferveur et amour les paysages pittoresques et les mœurs vénérables du Vieux Pays. J'ai nommé Mario ***, cette femme au talent pur et discret qui, née en terre vaudoise, d'une famille dont la souche est enracinée aux montagnes valaisannes si les branches ont dépassé nos frontières cantonales, a été rendue à ce vieux pays qu'elle a poétisé. La piété patriotique et littéraire des Valaisans souhaiterait voir s'élever sur la tombe de Mario *** à Vérossaz, au-dessus de St-Maurice, sur cette tombe indignement délaissée, un humble monument, modeste preuve de reconnaissance des intellectuels valaisans. Notre petite république des lettres ne voudrait pas passer pour être aussi ingrate que l'autre !

Mario *** était vaudoise de naissance et par quelques-uns de ses meilleurs morceaux, tirés des *Nouvelles Silhouettes* et des *Silhouettes romandes*. Nous sommes persuadés que les nombreux et généreux amis que le Valais possède sur les rives du Léman s'honoreront de réunir chacun leur obole aux modestes deniers *Pro Mario* *** de leurs Confédérés de la vallée du Rhône. Mariophile.

ANCIENS PORTRAITS LAUSANNOIS

La course aux ânes.

ON entend encore par ci par là parler de l'Académie d'Ouchy. Cette institution, qui n'a jamais porté préjudice à celle de la Cité, avait comme clients une escouade de bourriquets, lesquels s'en venaient plusieurs fois par jour à la queue-leu-leu apporter aux maçons des sacs de sable puisé au bord du lac. Qui avait ainsi dénommé cette entreprise ? Je ne sais, mais lorsqu'un enfant était par trop paresseux, on le menaçait régulièrement de l'envoyer à l'Académie d'Ouchy.

La dite académie avait son grand jour une fois l'an. Ce jour était présidé et organisé par la colonie anglaise du Lausanne d'alors.

L'Anglais est un personnage qui généralement fait bien tout ce qu'il fait, aussi, lorsqu'il s'agit d'un amusement, il y met toute sa conscience et tout son cœur.

Nos Anglais avaient donc décidé une fois l'an d'organiser une course à ânes sur la place d'armes de Beaulieu. Ils payaient de leurs personnes et j'y ai vu des gentlemen distingués venir s'y disputer les prix. Ce jour-là tous les ânes à quatre pattes étaient mobilisés et le tout Lausanne d'alors se trouvait à Beaulieu.

Je vous assure que cela en valait la peine et que l'on y riait tout son saoul.

Représentez-vous ces braves bourriquets, habitués jour pour jour à arpenter d'un pas lent les montées alors assez raides conduisant du lac à la ville, transformés en bêtes de course. Au lieu de leurs inertes sacs de sable sentir tout à coup sur leur dos un être animé qui, des jambes, de la cravache, de la voix et des rênes cherche à leur faire prendre une allure rapide. D'abord ils se campaient, puis tournaient sur eux-mêmes, faisaient quelques pas, puis s'arrêtaient encore, ruaient et pour finir, souvent, se roulaient à terre. Quelques rares seulement animés d'un beau zèle ou parce qu'ils avaient autrefois servi de monture partaient à bonne allure vers le but.

Les cavaliers dans leur flegme imperturbable, quelques-uns le monoëcle vissé dans l'arcade sourciliaire,

s'évertuaient à parer les défenses de leurs montures pour, la plupart du temps, finir, soit en brusque vol-tige par dessus les longues oreilles, soit en se dérobant aux roulades de sa monture en s'éloignant à quatre pattes du lieu de sa chute.

Les montures recevaient ce jour-là force horions que les amis des animaux ne purent, avec raison, pas digérer et contre lesquels ils réclamèrent à qui de droit.

La dissolution de la brigade d'ânes, remplacée par d'autres modes de transport, mit fin à la course aux ânes qui du reste les dernières années avait perdu de son sel. Les concurrents de la première heure s'étant abstenus furent remplacés par des gamins de la rue.

J. Marti.



BERTHE BERNARD

Nouvelle vaudoise inédite.

(Suite.)

— Eh ! bien, fit-elle, je vous écoute, mais ne soyez pas long. J'aime les sermons, le dimanche, et nous sommes au mardi.

— Juste ce qu'il faut dire. Pas un mot de plus.

Alors, dominant son adversaire, le docteur Astier laissa tomber chaque phrase avec la satisfaction d'un homme qui liquide à bon prix un vieux fond de rancune.

— Voici, dit-il... Le moment est sans doute mal choisi et ce n'est pas ici le lieu absolument indiqué pour exposer ma théorie, mais la faute en est à vous, chère madame, qui m'y obligez...

— Allez toujours. Ne vous occupez pas du reste.

— Je vais, madame, je vais. Eh ! bien, moi, docteur Astier — pour vous servir — je prétends que plus une femme a aimé son mari, plus vite elle en cherchera un second si elle vient à perdre le premier. Ne criez pas ! Ce que j'avance se comprend et s'explique...

— Jamais de la vie...

— C'est de la psychologie...

— Ce n'est pas de l'honnêteté...

— Si vous m'interrompez à chaque pas, madame, je n'arriverai pas aujourd'hui.

— Je me tais. Débitez vos balivernes.

— Merci. L'amour que cette jeune veuve avait pour son mari est l'indice d'une âme passionnée. Pour cette femme, l'affection est un besoin. Vieille fille elle eût aimé les chats, les chiens ou les canaris, mais comme elle a goûté à un genre d'affection évidemment supérieur et plus agréable elle ne recherchera pas, devenue veuve, la compagnie des quadrupèdes ou des volatiles pour remplacer le mari défunt. Est-ce à dire que ce besoin d'affection sera anéanti par un premier chagrin ? Non pas. Tôt ou tard, il exigera une satisfaction nouvelle. Et il ne faudra pas en blâmer la pauvre petite veuve. Ce faisant, elle prouvera que sa première union fut heureuse, que sa première expérience a réussi... N'est-ce pas flatteur pour le défunt mari, voyons ! D'ailleurs, cette tendresse est louable, elle tend vers le bonheur.

— Ah ! voici le sermon...

— Non ! Non ! Encore deux mots et j'ai fini. Une longue observation m'a prouvé que les êtres les mieux constitués et les plus richement dotés sont précisément les plus dociles à cette obligation universelle d'aimer toujours et sans cesse. Seuls les tempéraments faibles et détraqués se font un mérite de s'y soustraire. C'est dans cette classe que nous trouvons les veuves inconsolables. Celles-là — je parle en général, il peut y avoir des exceptions — ont donné dans un premier mariage toute la mesure d'affection dont elles sont capables; et il n'est point prouvé qu'elles ne se soient pas aimées elles-mêmes dans leur mari. Elles n'aimeront plus, gémiront sans fin sur leur amour défunt, etc., etc... Il y a là je ne sais quel égoïsme, quelle sécheresse, quelle étroitesse de cœur...

— D'où vous concluez que plus on aime son mari, plus on lui sera infidèle...

— Après sa mort, oui, si tant est que ce soit être infidèle... Ainsi pour Berthe...

— Oh ! celle-là...

— Celle-là, tout comme une autre, chère madame. Elle est trop jeune, trop vivace, d'une nature trop complète et trop bien équilibrée pour donner tort à ma prédiction.

Tante Lavanchy prit un air de pitié railleuse :

— Mon pauvre docteur, votre théorie n'a pas le sens commun. Vous n'entendez rien au cœur des femmes honnêtes... Et vous calomniez cette petite. Moi qui la connais bien, qui sais l'amour qu'elle avait pour son mari, je prétends qu'elle lui demeurera fidèle jusqu'à la mort...

Le docteur souriait, très sceptique, sourire qui exaspéra la bonne tante.

— Oui, oui, cria-t-elle, riez tant que vous voudrez.

— Mais, je ne ris pas...

— C'est bon, c'est bon... Rira bien qui rira le dernier.

III

Cependant la petite conférence du docteur avait légèrement troublé la vieille dame. Est-ce que, vraiment, sa nièce faillirait un fois ou l'autre à la mémoire du regretté défunt ? Un second mari gîrerait-il pour faire oublier le premier ? L'exemple donné par son propre veuvage et son intangible fidélité ne réussirait-il pas à convaincre Berthe ? Et ce doute de vint si troublant que tante Lavanchy, tourmentée du désir de révéler à sa nièce l'horrible prédiction du docteur, ne put résister plus de quatre jours au besoin de parler. Donc, au cours d'une visite, elle rapporta son entretien avec M. Astier et ajouta à ce récit ses appréhensions personnelles.

Berthe ne s'en fâcha pas. Elle secoua la tête et sourit tristement. Ces propos lui paraissaient trop insensés pour qu'elle leur accordât quelque attention. Oublier Jules ! Pouvait-on concevoir une chose plus invraisemblable ?

— Il faut que le docteur me connaisse bien peu et me juge fort mal. Mais, je ne lui en veux pas. L'avenir lui démontrera suffisamment son erreur.

Peut-être, tante Lavanchy eût-elle souhaité chez sa nièce un peu plus d'indignation, un peu plus de révolte. Elle essaya même de provoquer cette attitude belliqueuse.

— C'est qu'il tient à son idée, ajouta-t-elle, et se croit sûr de son fait ! Il m'en parlait hier encore.

— Eh bien, tante, laissez-le dire. Qu'importe ? Quand il verra qu'il s'est trompé, il me rendra son estime.

— Oh ! il ne s'agit pas d'estime perdue, au contraire. Si tu lui donnais raison, il t'en estimerait davantage... toujours d'après ses théories.

— Moi, je me mépriserais, et cela suffit ! s'écria Berthe non sans une très jolie fierté.

La bonne vieille la regarda avec une tendresse admirable.

— Si tu savais ce que tu me fais plaisir en parlant ainsi. Je savais bien que tu pensais comme moi. Ne sommes-nous pas du même sang ? Ta mère était une Golaz, et les Golaz sont femmes de caractère.

Tante Lavanchy interrompit une ou deux secondes son tricotage, pour affirmer d'un ton sentencieux.

— D'ailleurs, il m'a toujours semblé que tromper un homme durant sa vie ou en épouser un autre après sa mort, était blanc bonnet, bonnet blanc.

— Absolument.

— Les mariages sont écrits dans le ciel. On le dit...

— Cela doit être.

— Dès lors, comment supposer que le premier soit effacé, raturé, anéanti par un autre.

— C'est impossible.

— Vois-tu, ma petite, les hommes n'ont pas de cœur. Non, non, tu diras ce que tu voudras, ils n'ont pas de cœur. Ce docteur est un monstre, tout simplement.

— Oh ! pourtant !

— Un monstre ! Comment ? ne pas sentir la délicatesse d'un cœur qui concentre son amour dans un seul être, qui en fait son dieu, qui l'adore mort comme il l'aimait vivant !...

Elle prit dans ses doigts l'étoffe de sa robe noire et poursuivit avec un peu d'emphase :

— Ne pas reconnaître ce qu'il y a d'héroïsme à re-

vêtir pour jamais cette robe de deuil, la parure des veuves, le témoignage de leur fidélité éternelle !... Moi, voilà vingt-sept ans que je ne l'ai pas quittée.

— Et c'est ainsi que je ferai, affirma Berthe.

Mais, soudain, à cette idée qu'elle ne modifierait jamais sa sombre toilette, elle s'attendrit sur elle-même. Des larmes lui montèrent aux yeux et, dans un redoublement d'expansion nerveuse, elle se jeta toute sanglotante au cou de la vieille dame :

— Que tu es bonne de si bien me comprendre, tante ! Toutes tes idées sont les miennes, toutes, toutes... (A suivre.)

G. HÉRITIER.

LE MAJOR DAVEL

Le Grand Théâtre ne désemplit pas depuis mardi. Les représentations du *Major Davel* par « La Muse » ont un très grand et très juste succès. C'est de tout point mérité. La pièce a été montée avec un grand soin et la compétence qu'on lui connaît, par M. Huguenin, président de « La Muse »; les décors de MM. René Almand et Fortuné Bovard sont des mieux réussis; les costumes sont fort beaux et d'une minutieuse exactitude historique. La figuration nombreuse est admirablement réglée.

Quant à l'interprétation, elle est parfaite. M. Abetel (Davel) interprète son rôle avec un art consommé, avec distinction, avec sobriété et un sentiment très juste. Il ne recueille que des éloges. Mme Huguenin (La Belle Inconnue) a donné à ce personnage mystérieux un relief saisissant et s'y fait applaudir chaleureusement. M. Corbaz, l'excellent comique, est un Fourquihann des plus hilarants. Mlle Nerfin (Marie Fauquier) et M. A. Curchod (Mercanton) sont fort goûtés dans leurs rôles. Tous les autres personnages sont aussi à féliciter sincèrement, soit Mme C. Rebar (Madelon) et MM. J. Mazzia, E. Vez, V. Léguet, L. Béboux, M. Curchod, C. Prod'homme, R. Almandy, Massonnet, E. Leman, Polacco, E. Béguin, L. Blond, Michel.

Les chœurs, composés par M. Paul Miche de Genève, et chantés par le Chœur des Vaudoises et quelques membres de l'Orphéon, dirigés par M. le professeur Cherix, font grand plaisir. Enfin, les fifres et tambours ont aussi leur juste part du succès général, qui est complet.

Représentations ce soir, samedi, demain dimanche en matinée et soirée, lundi, mardi et mercredi soir.

KURSAAL. — L'inimitable comique George, que nous n'avons pas revu depuis deux ans, jouera l'abbé Bridaine dans *Les Mousquetaires au Couvent*, aux trois représentations de vendredi, samedi et dimanche à 20 h. 30. En cas de mauvais temps dimanche, matinée à 14 h. 30.

Mardi, le plus gros succès d'opérette: *La belle Hélène*, d'Offenbach.

ROYAL BIOGRAPH. — Avec le nouveau programme, le public aura l'occasion d'assister aux aventures extraordinaires et captivantes du célèbre et admirable athlète italien Maciste, dans *Maciste, vainqueur de la Mort*, grand drame plein d'imprévu et d'effets scéniques. *Pélagis et son chien*, succès de fou-rire en 2 actes. Enfin *L'Aviron*, *Les Pongçons*, *Le Waterpolo*, deuxième film officiel de l'Ecole de Joinville. Dimanche 3, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les soirs spectacle à 8 h. 30.

Question. — Dans un ouvrage d'histoire juridique du Jura Bernois, il y est question de justice « colon-gère ».

Qu'est-ce que c'est ?

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard, 1

Vermouth NOBLËSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.